

CHAPITRE 1

L'installation dans le village

Le jour n'est pas encore levé, ce lundi 1^{er} mai 1916, lorsque la 7^e compagnie du 109^e régiment territorial d'infanterie s'installe dans le petit village d'Hartaux. Les soldats, éprouvés par toute une nuit de marche, sont heureux de pouvoir prendre un peu de repos sous les grands platanes qui délimitent la place principale.

Les hommes arrivent tout droit des tranchées situées sur les rives de l'Aisne, près de Soissons. Ils ont marché une quinzaine de kilomètres et ils apprécient cet instant de répit qui s'offre à eux. Ces soldats sont dans la force de l'âge. Lors de la mobilisation, ils avaient entre trente-cinq et quarante ans. Les régiments territoriaux sont constitués avec les hommes nés entre 1875 et 1880. Ces deux années passées sur le front les ont fait vieillir un peu plus vite, certes, mais ce sont des campagnards robustes qui ont su résister à toutes les épreuves qu'ils ont dû subir.

La fatigue est malgré tout plus forte qu'eux. Pour la plupart, ils se sont endormis, le dos appuyé contre le tronc des arbres ou la tête qui repose sur le lourd sac qu'ils portent en permanence et qui contient tout ce qu'ils ont de plus précieux. Vers neuf heures, lorsque les officiers de l'état-major reviennent d'une rencontre avec monsieur le maire et qu'ils mettent la troupe au garde-à-vous pour le rapport matinal, les soldats apprennent qu'ils vont passer un mois de repos dans le village. Durant tout le périple qu'ils ont accompli depuis le début de la guerre, ils n'ont encore jamais bénéficié d'une période de répit aussi longue.

C'est un immense cri de soulagement qui accueille les propos du capitaine Joseph Degerminet qui commande la compagnie. Les sous-officiers sont chargés de répartir les hommes dans des logements de fortune. Les granges réquisitionnées serviront de dortoirs, avec de la paille ou du foin pour matelas. Les soldats n'ont pas connu un tel confort depuis bien longtemps. La veille encore, ils dormaient dans des trous creusés dans le flanc des tranchées. La boue, l'humidité de la terre et la fraîcheur de la nuit étaient leur environnement lorsqu'ils s'enroulaient dans une couverture pour quelques heures de sommeil.

Le village d'Hartaux a été, jusqu'à présent, épargné par la guerre et les bombardements. Cette douce matinée de printemps offre aux soldats le spectacle d'un univers qu'ils ont presque oublié. Un lieu où la vie existe encore. Il y a des habitations qui bordent la place principale, des volets qui s'ouvrent, de la fumée qui monte dans les airs et qui coiffe les cheminées. Il y a encore de la vie ici, des femmes, des jeunes filles, des enfants et des personnes âgées entament leur journée en saluant poliment ces nouveaux arrivants dans le village.

Le lieutenant Philippe Courvegny est l'un des deux officiers qui assistent le capitaine à la tête de la 7^e compagnie. Avec Étienne, son fidèle ordonnance, ils trouvent logement dans une belle demeure située à quelques pas de la place du village. Ils sont accueillis par la maîtresse de maison, Péroline Malanville qui montre beaucoup de respect pour cet officier de l'armée française. Philippe sera logé à l'étage dans une chambre qui restait disponible. Étienne disposera pour dormir d'un petit local en sous-pente au deuxième niveau ; une sorte de grenier éclairé par une petite lucarne, mais qui comporte un lit douillet avec un bon matelas. En accompagnant le lieutenant, Étienne a déjà eu la chance de dormir dans un lit au cours de ces longs mois de calvaire, mais l'espace qu'on lui propose aujourd'hui, propre et confortable, lui convient parfaitement. Il remercie très poliment madame Malanville pour sa délicate attention.

Les effets du lieutenant sont arrivés en voiture tractée par des chevaux, dans une cantine où Étienne entrepose aussi quelques-uns de ses propres vêtements pour alléger son sac. Philippe Courvegny est consentant. Il est tout à fait satisfait des services de son ordonnance et chaque fois qu'il peut lui faciliter la vie, c'est avec plaisir qu'il le fait.

Depuis qu'il est à son service, Étienne est aux petits soins pour son officier. Il sait parfaitement que son rôle est parfois ingrat et que ses camarades n'hésitent pas à le traiter de « lèche-bottes » ou encore « d'embusqué », mais il se dit que puisqu'il faut un soldat pour servir l'officier, autant que ce soit lui. Cette fonction d'ordonnance lui permet aussi d'être exempté de certaines corvées difficiles et de bénéficier, lorsque la compagnie est sur le front, d'abris bien meilleurs que ceux des soldats qui doivent surveiller l'ennemi à travers les créneaux. Les deux hommes en sont même arrivés à un tel respect mutuel que, fréquemment, ils tiennent conversation sur des sujets qui leur permettent de s'échapper un peu de cet environnement hostile auquel ils sont confrontés tous les jours. Souvent, le lieutenant demande à Étienne de lui parler de son village, de sa ferme, des travaux que doit réaliser son épouse restée seule pour élever ses deux enfants, nourrir les animaux et assurer les récoltes. C'est bien volontiers qu'Étienne se livre à cet exercice. Cela lui permet de s'évader et de parler de ce qu'il aime le plus au monde : son épouse Marie-Louise et sa terre natale où il a grandi.

Étienne sait que, pour lui, les premiers jours de repos seront consacrés à la lessive. Il devra remettre en état de parfaite propreté toutes les tenues du lieutenant. Après quinze jours passés dans les tranchées, les vêtements sont maculés de boue. Ce sera aussi la principale préoccupation de tous les soldats au repos, retrouver un aspect physique correct, se laver et assurer le nettoyage des uniformes.

D'autres compagnies vont rejoindre la 7^e. Au total, les quatre compagnies qui forment le 2^e bataillon du régiment vont occuper le village d'Hartaux pendant la période de repos qui sera accordée à la troupe.

Ce lundi 1^{er} mai doit aussi marquer le retour de permission de Lucien, un ami d'enfance d'Étienne. Il va lui rapporter des nouvelles de sa femme et lui raconter tout ce qui se passe dans leur village. Avec Pierre, ils sont trois hommes du même âge et habitants du même village à être affectés dans ce régiment. Étienne est rentré de permission il y a un mois et Pierre ne partira que dans le cours du mois de mai. Depuis le milieu de l'année 1915, les soldats bénéficient d'une semaine de permission environ tous les quatre mois.

Peu avant midi, Lucien vient saluer son ami. Il est porteur d'un immense colis, plein de victuailles, confectionné par les épouses et que les trois compères vont se partager ou déguster ensemble. Il tend à Étienne la lettre que Marie-Louise lui a donnée pour qu'elle soit remise en main propre.

« Ce petit village où le régiment vient de prendre ses quartiers est un coin bien charmant. Il y a longtemps que nous n'avons pas vu le pareil, dit Lucien à l'intention d'Étienne.

— Pourtant, en ce qui te concerne, tu rentres d'un lieu tout aussi charmant et bien plus éloigné de ces funestes tranchées.

— J'ai plein de bonnes nouvelles pour toi. Marie-Louise et tes enfants se portent à merveille. Nous avons fait un petit dîner ensemble juste avant que je reparte. Au village, c'est un peu comme ici. Ceux qui restent s'activent dans les terres pour les cultures de printemps. Et les arbres commencent à retrouver leurs feuilles.

— Comment va Antonia, ton épouse ?

— Elle se porte bien et elle m'a chargé de te passer le plus cordial des bonjours. Avec Marie, la femme de Pierre, et ta Marie-Louise, ces bougresses m'ont confectionné un colis si lourd que j'ai cru ne pas pouvoir le porter jusqu'au bout. Ces voyages en chemin de fer ne sont pas très confortables. Elles m'ont bien chargé de tout partager entre nous trois. Mais comme j'ai appris en arrivant que nous sommes au repos pour quelque temps, je te propose que ce soir, au lieu de nous retrouver à la soupe de la roulante, nous fassions tous les trois un bon gueuleton avec le saucisson, les fromages et le vin du pays.

— Rien ne pourra me faire plus plaisir. C'est entendu pour ce soir, nous pourrions nous retrouver dans ma petite piaule. Je dispose d'un petit local au deuxième étage de la maison où loge mon patron.

— Alors, c'est entendu, je préviens Pierre et à ce soir. »

En quittant Lucien, Étienne se rend compte qu'il vient de commettre une bévue. Madame Malanville lui a offert un local pour qu'il puisse se reposer dans les meilleures conditions possible, et lui, il a proposé de l'utiliser pour faire la fête avec ses copains sans même obtenir l'accord de la propriétaire ni celui du lieutenant. En lui-même, il sait que celui-ci sera tolérant pour les retrouvailles avec son ami Lucien, mais que va en penser madame Malanville ?

Étienne prend le temps de lire la lettre de sa chère femme. Il apprend qu'avec l'aide de son père elle a semé les betteraves qui permettront d'alimenter une partie du bétail durant l'hiver. Elle lui raconte comment Lucien s'est enivré chez leur ami commun, Louis, au cours d'un repas un peu trop arrosé. Dans l'enveloppe, elle a glissé quinze francs pour qu'il puisse se payer quelques petits extras. Satisfait de savoir que Marie-Louise est en bonne santé, il place l'enveloppe dans le carnet qu'il porte toujours sur lui, dans la poche intérieure de sa veste.

Madame Malanville habite une des plus belles maisons du village. La façade principale donne sur la rue centrale. Une grande portecochère permet de passer dans une cour intérieure où un immense tilleul laisse apparaître son tendre feuillage. Il abrite un banc de pierre où il doit faire bon se reposer. Les bâtiments agricoles disposés autour de la cour s'ouvrent sur les champs et laissent percevoir le calme de la campagne. Contre le mur de la maison coule une fontaine qui délivre une eau limpide. C'est là qu'Étienne est venu remplir son baquet pour entamer sa première lessive. Accaparé par ses pensées, il n'a pas vu madame Malanville s'approcher de lui.

« Vous n'allez tout de même pas faire toute votre lessive à l'eau froide ! lui dit-elle sur un ton chargé de reproches.

— Mais, madame, je n'ai pas bien d'autre possibilité ?

— Comment cela ? Pendant tout le temps que le lieutenant et vous-même serez logés ici, vous êtes chez vous et vous pourrez utiliser toutes les commodités de la maison. Vous mettrez l'eau à bouillir sur le fourneau de la cuisine dans la lessiveuse et ainsi vous pourrez disposer d'eau chaude pour laver votre linge.

— Je vous remercie beaucoup, madame. J'ai, si vous le permettez, une autre faveur à vous demander. Je viens de rencontrer mon ami Lucien qui habite le même village que moi. Il rentre aujourd'hui même de permission, chargé de victuailles préparées par nos épouses, et nous avons l'intention, avec un troisième ami, d'en manger une partie ensemble, ce soir, dans ma chambre pour rester un peu discrets par rapport à nos autres camarades.

— Il n'en est pas question. Vous mangerez à la table de la cuisine et je vous offrirai le vin.

— Mais, madame, je ne voudrais pas vous causer le moindre dérangement.

— Si je vous le propose, c'est de bon cœur. Alors, vous ferez comme je vous le dis. »

Sur ces paroles, Péroline Malanville rentre dans l'habitation par la porte arrière.

Étienne est désemparé, il ne s'attendait pas à autant d'obligeance de la part de cette belle femme qui l'accueille sous son toit. Il est là, à ne plus savoir quoi faire, quand la porte s'ouvre à nouveau. C'est la petite bonne qui, obéissant à sa patronne, lui apporte la lessiveuse. Étienne ne l'avait pas encore vue et il est surpris.

« Bonjour, monsieur, je m'appelle Pauline et je suis la servante de madame Malanville. Elle m'a demandé de vous apporter la lessiveuse. Vous pourrez la mettre à chauffer sur le fourneau dans la cuisine.

— Bonjour, Pauline. Ne m'appellez pas monsieur, mon prénom est Étienne et si j'ai bien compris, nous faisons un peu le même métier dans cette maison. Vous êtes au service de madame, comme moi je suis au service du lieutenant.

— C'est vrai, vous avez raison », dit-elle avec un large sourire en retournant à ses occupations.

Cette matinée est passée comme un éclair, et c'est déjà l'heure du repas. Étienne doit servir les officiers à table. Le petit état-major de la compagnie est constitué de trois officiers : le capitaine et deux lieutenants. Le capitaine dispose de deux ordonnances et chaque lieutenant en a un. Un cuisinier spécial est attaché au service des officiers et les ordonnances se partagent les tâches. Il faut assurer le ravitaillement, servir à table et faire les tâches ménagères communes comme la vaisselle et l'entretien du lieu où les officiers prennent le repas. Les ordonnances ont le choix. Soit ils prennent leurs repas à la roulante avec la troupe, soit ils se nourrissent avec les restes des officiers. C'est ce qu'ils font le plus souvent. Étienne, Jules le cuisinier, Jean-Baptiste l'ordonnance du deuxième lieutenant, Charles et Gaston, les ordonnances du capitaine, forment un petit groupe au sein de la compagnie, qui s'entend à merveille.

Ici à Hartaux, monsieur le maire a mis à la disposition des officiers un petit local près de l'école où la cuisine peut s'effectuer et où ils ont

la possibilité de prendre les repas dans une autre pièce. Le capitaine et le deuxième lieutenant sont logés dans une grande maison libre de toute occupation. Mais Philippe Courvegny, lui, préfère, chaque fois qu'il le peut, trouver un brin d'isolement en se logeant un peu à l'écart du reste de l'état-major.

En partant de chez lui, le 2 août 1914, Étienne a fait une promesse à Marie-Louise, celle de lui écrire chaque fois qu'il le pourra pour la rassurer et pour qu'elle puisse suivre son parcours. Il a tenu sa promesse et pratiquement tous les jours, il consacre un petit moment pour prendre sa plume et raconter sa journée à sa femme. Il n'y a pratiquement que les jours où la troupe se déplace qu'il ne trouve pas le temps de réserver un instant à l'écriture. D'une manière générale, il préfère le faire la journée, car la nuit, les conditions ne sont pas toujours bonnes. Il ne dispose pas forcément d'une table pour poser son papier à lettres et le bout de chandelle qui va l'éclairer. Mais depuis qu'il vient d'arriver à Hartaux, c'est tout le contraire. Il dispose de tout ce qu'il faut pour écrire. Dans sa chambre, il y a une petite table et une chandelle. Mais aujourd'hui, il sait bien que s'il attend la soirée pour écrire, après avoir fait ripaille avec ses amis, il n'aura plus le courage. En suivant les conseils de madame Malanville, il décide de faire un peu comme chez lui et de s'installer à la table de la cuisine pour répondre à la lettre de Marie-Louise tout en surveillant l'eau qu'il a mise à chauffer dans la lessiveuse.

Étienne est allé chercher dans sa chambre son encrier et sa plume. Il s'est installé discrètement sur un coin de la table et il commence à rédiger. Il a beaucoup de choses à raconter à Marie-Louise. Il va lui expliquer sa sortie du secteur des tranchées vers minuit, sa longue marche jusqu'à Hartaux et son arrivée dans le village avec l'attente des affectations. Il va lui parler du retour de Lucien et de leur projet d'un petit repas du soir entre amis. Il lui explique que son lieutenant et lui-même sont logés dans une grande maison et qu'ils disposent chacun d'une chambre.

Alors qu'il est plongé dans la rédaction de sa lettre, il va faire la connaissance des enfants de Péroline Malanville qui rentrent de l'école, accompagnés par Pauline. Paul a neuf ans et sa sœur Valentine n'en a que sept. Les enfants saluent poliment ce soldat qu'ils découvrent assis

à la table et sont priés par leur mère d'aller jouer dans la cour après avoir pris un petit goûter.

« Ah, les enfants, c'est ma seule raison de vivre ! dit-elle en s'adressant à Étienne. Et vous-même, avez-vous des enfants ?

— Oui, madame, comme vous, un garçon et une fille. Adrien qui a douze ans et petite Jeanne qui n'en a que trois et demi. Comme parfois le temps passe vite, elle n'avait que vingt mois lorsque je suis parti à la guerre.

— Madame votre femme doit avoir bien du travail, seule à la maison, pour faire face à toutes les tâches. Que Dieu vous protège ! Moi, je suis veuve. Mon mari a été tué par un obus en décembre 1915. La guerre est cruelle.

— Je suis vraiment désolé, madame, je ne pouvais pas savoir.

— Pauline aussi est veuve. Son mari a été tué dans la Marne dès les premiers jours de la guerre. Pour elle, comme pour toutes les femmes qui apprennent la disparition de l'être cher, c'est une épreuve très difficile à surmonter.

— Mais elle est toute jeune !

— Oui, elle n'a que vingt-trois ans. Et elle ne s'était mariée que quelques semaines avant la mobilisation. Mais nous bavardons et je vous dérange pour votre courrier.

— Pas du tout, j'ai terminé. Avec ma femme, nous nous écrivons pratiquement tous les jours. C'est notre façon à nous de nous encourager et de garder le moral.

— Heureusement pour vous que le service du courrier fonctionne à peu près normalement. Je vous laisse. À ce soir avec vos amis, n'est-ce pas ? »

Étienne est presque déçu que cette conversation prenne fin. Mais il n'a pas fini sa journée. Sa lessive est prête. Il doit laver, frotter, rincer et essorer le linge avant de le mettre à sécher sur un fil prévu à cet effet dans la cour de la maison. Ensuite, il aura quartier libre pour la soirée. Lors du repas de midi, il a prévenu son patron de son intention de passer une soirée entre amis. Il lui a donné son accord. Et ses amis, les ordonnances, sauront assurer le service des officiers sans lui. Pour une fois qu'il demande quelque chose. Ce n'est pas dans ses habitudes et c'est souvent le contraire qui se produit, c'est lui qui remplace ses amis.